

Chants de tradition orale et rapport au territoire en Bretagne bretonnante

Éva Guillorel

Université de Caen Normandie, France

Résumé : Les complaintes de tradition orale en langue bretonne, appelées *gwerzioù*, sont une source aussi riche que méconnue pour étudier le rapport au territoire dans un espace d'héritage linguistique celtique mais uni à la France depuis le 16^e siècle. Recueillies lors d'enquêtes ethnographiques réalisées depuis le 19^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, elles se rapportent à des événements historiques locaux plus anciens que l'on peut situer pour la plupart entre le 16^e et le 18^e siècle. L'importance donnée à l'énonciation des noms de lieux, au milieu d'autres détails visant à renforcer la crédibilité d'un récit chanté se rapportant à des événements vrais ou perçus comme tels par les interprètes et leur auditoire, entre dans la définition même des *gwerzioù* et permet de distinguer ces complaintes d'autres genres chantés en breton ou dans d'autres langues. Les textes de ces chants permettent aussi d'analyser la façon dont les protagonistes mis en scène se définissent sur le plan territorial, et constituent ainsi un corpus original pour nourrir une réflexion sur les liens entre langue, identité et territoire en Bretagne bretonnante.

Mots-clés : tradition orale; chanson; Bretagne; langue bretonne; territoire; histoire ; ethnologie

Abstract: Breton ballads called *gwerzioù* are a rich though little known material to think about territory in Western Brittany, a Celtic-speaking area politically united to France since the sixteenth century. These ballads, gathered on the field from oral performance from the nineteenth century onwards and still sung nowadays for some of them, deal with historical local events related to the sixteenth to eighteenth centuries. Mentioning the names of places is part of the definition of *gwerzioù*: it gives an effect of realism that is important to make the singers and listeners believe that the story is true. Analysing the type of territorial elements that are evoked in the songs also allows to think about the links between language, identity and territory in Breton-speaking Brittany.

Keywords: oral tradition; ballad; Brittany; Breton language; territory; history; folklore

Le chant de tradition orale en langue bretonne est une source aussi riche que méconnue des historiens pour étudier le rapport au territoire dans un espace d'héritage linguistique non francophone mais uni politiquement et administrativement à la France depuis le 16^e siècle. La Bretagne se divise en deux ensembles linguistiques : à l'est, la Haute-Bretagne, ou Bretagne gallèse, se distingue de la Basse-Bretagne aussi appelée Bretagne bretonnante¹. Le breton est une langue celtique qui appartient à la branche brittonique : elle est de ce fait apparentée au gallois et au cornique, et de façon plus éloignée à l'irlandais, au gaélique écossais et au manxois qui constituent la branche goïdélque des langues celtiques². Le nombre de locuteurs du breton est en important recul depuis un demi-siècle : on l'estime à plus d'un million aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, mais les dernières enquêtes réalisées dans les années 2000 évoquent pour la première fois un nombre inférieur à 200 000 locuteurs, pour beaucoup âgés malgré un léger renouveau de la langue parmi des générations plus jeunes³. Cependant, si l'on se reporte au 19^e siècle et aux deux premiers tiers du 20^e siècle dans les milieux ruraux dans lesquels ont été réalisées les collectes de chants de tradition orale qui forment la base du corpus étudié ici, le breton est la langue commune et souvent unique de ces communautés⁴.

La Bretagne bretonnante a été un terrain pionnier d'enquête autour de la « littérature orale⁵ » au 19^e siècle : dans le sillage des précurseurs écossais,

¹ Pour un aperçu très synthétique de l'histoire de la Bretagne et de la langue bretonne, voir André Chédeville, *Histoire de la Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1997 ; Fañch Broudic, *Histoire de la langue bretonne*, Rennes, Ouest-France, 1999. Sur le détail de la frontière linguistique et de son évolution : Fañch Broudic, *À la recherche de la frontière : la limite linguistique entre Haute et Basse-Bretagne aux XIX^e et XX^e siècles*, Brest, Ar Skol Vreiz, 1995.

² Hervé Abalain, *Histoire des langues celtiques*, Paris, Gisserot, 1998 ; Ball, Martin J., et James Fife (dir.), *The Celtic Languages*, Londres, Routledge, 1993.

³ Fañch Broudic, *Parler breton au XXI^e siècle*, Brest, Emgleo Breiz, 2009 ; *Parlons du breton !*, Rennes, Ouest-France, 2001.

⁴ Fañch Broudic, *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995.

⁵ Sur les origines de cette expression, voir Fañch Postic, « De François-Marie Luzel à Paul Sébillot. L'invention de la littérature orale », dans Fañch Postic (dir.), *La Bretagne et la littérature orale en Europe*, Mellac-Brest, CRBC-CRDLO-CIRCTO, 1999, p. 191-199.

anglais ou allemands influencés par le romantisme européen, Théodore Hersart de La Villemarqué fait paraître en 1839 le *Barzaz-Breiz*, première anthologie de chants de tradition orale publiée en France¹. Dès lors, le mouvement de collecte s'intensifie en Bretagne et influence l'ensemble des enquêtes réalisées dans les autres régions françaises tout au long du siècle. Une nouvelle impulsion est donnée aux enquêtes ethnographiques à partir des années 1960 dans le cadre du mouvement revivaliste qui touche l'Europe et l'Amérique. La collecte tout comme la pratique du répertoire chanté en langue bretonne continuent quant à elles d'être actives jusqu'à maintenant².

Les chansons en breton constituent une composante importante d'une identité bretonne bien marquée et valorisée tant par les habitants que par les pouvoirs publics : aujourd'hui connotée positivement, cette identité se décline entre autres à travers des pratiques vivantes de musiques et danses traditionnelles perçues comme bien intégrées à la société moderne. Deux formes de chants en langue bretonne ont surtout acquis un statut emblématique : la première, le *kan ha diskan*, sert à mener la danse en ronde dans le Centre-Bretagne et est indissociable de la pratique du *fest-noz* (veillée de danses traditionnelles) inscrite depuis 2012 sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco³; la seconde, la *gwerz* (pluriel *gwerzioù*), correspond aux grandes complaintes tragiques et se retrouve sur l'ensemble du territoire bretonnant. Il existe d'ailleurs une porosité entre *kan ha diskan* et *gwerz*. En effet, la première expression désigne une technique de chant basée sur l'alternance de deux meneurs à l'unisson, tandis que la *gwerz* est un genre poétique : souvent entendus sur des airs lents à écouter, les textes des *gwerzioù* peuvent aussi être utilisés sur des airs plus rythmés pour mener la danse.

¹ Théodore Hersart de La Villemarqué, *Barzaz-Breiz. Chants populaires de la Bretagne*, Paris, Delloye, 1839; 2^e éd. augmentée et révisée en 1845; 3^e éd. augmentée et révisée en 1867; Donatien Laurent, *Aux sources du Barzaz-Breiz. La mémoire d'un peuple*, Douarnenez, Armen, 1989.

² Fañch Postic (dir.), *La Bretagne et la littérature orale en Europe*, Mellac-Brest, CRBC-CRDLO-CIRCTO, 1999; Donatien Laurent, Fañch Postic et Pierre Prat, *Les Passeurs de mémoire*, Mellac, Association du Manoir de Kernault, 1996.

³ Le dossier de l'Unesco concernant cette pratique peut être consulté à : <https://lc.cx/Jhkp>, consulté le 14 novembre 2015.

La *gwerz*, répertoire privilégié pour l'étude du rapport au territoire

Le répertoire de *gwerzioù* est le plus original dans le corpus de chants en langue bretonne, car il présente des spécificités nettement différentes des complaintes que l'on trouve dans d'autres espaces linguistiques proches, en particulier dans l'aire francophone. Or, un des éléments-clefs de cette différenciation porte sur le rapport au territoire tel qu'énoncé dans le chant. Avant d'approfondir ce point, il est toutefois nécessaire de mieux définir les caractéristiques de ces *gwerzioù*.

Il s'agit tout d'abord de chants narratifs, qui peuvent être très longs : certains textes recueillis au 19^e siècle s'étendent sur plus de 80 couplets, et la performance d'un seul d'entre eux peut durer une demi-heure voire plus, même si la plupart des chants sont plus courts¹. Ces récits relatent des histoires tragiques où l'on compte de nombreux morts : assassinats, noyades, infanticides, duels et exécutions mais aussi viols ou suicides sont très fréquents.

Par ailleurs, ces chansons, bien que recueillies aux 19^e et 20^e siècles – certaines sont toujours entendues aujourd'hui lors de veillées, spectacles ou autres soirées festives –, se rapportent massivement à des faits divers locaux qui se sont déroulés entre le 16^e et le 18^e siècle. On peut noter que de nombreuses *gwerzioù* continuent à être composées au 19^e siècle sur des thèmes tragiques, mais le style évolue sous l'influence du répertoire imprimé sur feuilles volantes, et seul le répertoire ancien a été ici pris en compte².

Les *gwerzioù* racontent donc des histoires vraies ou perçues comme telles par les chanteurs qui les interprètent et l'auditoire qui les écoute : les témoignages recueillis par différents ethnologues confirment cette importance de la véracité du chant comme élément essentiel de la définition de ce répertoire³. Il en

¹ Voir par exemple les très longs textes recueillis et publiés dans les deux volumes de : François-Marie Luzel, *Chants et chansons populaires de la Basse-Bretagne. Gwerziou*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1971 [1868 et 1874].

² Sur le répertoire sur feuilles volantes, voir Daniel Giraudon, *Chansons populaires de Basse-Bretagne sur feuilles volantes*, Morlaix, Skol Vreizh, 1985.

³ Donatien Laurent, « Histoire et poésie chantée : l'exemple de la Bretagne », *Historiens-Géographes*, n°318, mars-avril 1988, p. 111-114.

découle une grande précision dans le récit chanté qui permet de rendre celui-ci vraisemblable: détails dans les étapes des événements, précisions concernant les vêtements ou d'autres aspects de la culture matérielle, soin apporté à la description de comportements crédibles de la part des hommes et femmes mis en scène dans le chant. Dans cette même logique, les *gwerzioù* indiquent de nombreux éléments concernant les noms de personnes et de lieux concernés par le récit. Toutes ces précisions permettent bien souvent aux historiens et aux ethnologues, en comparant ces chansons recueillies de tradition orale avec des archives écrites antérieures à la Révolution française (comme les registres de sépulture ou les procédures criminelles), de retrouver les faits divers réels qui ont donné lieu à une mise en chanson¹.

Enfin, on peut relever qu'il n'existe presque aucune diffusion écrite attestée des *gwerzioù* avant le 19^e siècle. Cette caractéristique constitue une différence notable avec le répertoire chanté francophone, pour lequel on possède de nombreux recueils imprimés et chansonniers manuscrits (en particulier depuis la Renaissance) qui conservent la trace de chansons recueillies dans la tradition orale lors des enquêtes ethnographiques ultérieures. La transmission du répertoire en langue bretonne s'est donc fait essentiellement de façon orale dans un contexte familial et de voisinage.

Au total, on possède plusieurs milliers de versions de ces *gwerzioù* si particulières correspondant à plusieurs centaines de chants-types², soit un corpus énorme et jusqu'à présent peu exploité par les chercheurs au-delà d'études de cas.

Chansons en langue bretonne et inscription dans le territoire local

L'inscription dans le territoire local constitue un aspect essentiel qui entre dans la définition des *gwerzioù* et permet de distinguer ce répertoire d'autres

¹ Pour une approche historique des *gwerzioù*, voir Éva Guillorel, *La complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Rennes-Brest, PUR-Dastum-CRBC, 2010.

² La notion de chant-type renvoie à une classification des chants en fonction de plusieurs critères d'appartenance. Deux versions différentes sont rattachées à un même chant-type si elles traitent du même sujet, si elles utilisent des motifs et expressions comparables et si elles ont la même coupe (c'est-à-dire la même structure de couplet).

genres chantés en breton ou dans d'autres langues. La complainte sur le meurtre de Perinaig ar Mignon en est un très bon exemple. Cette chanson a été très souvent recueillie dans toute la Basse-Bretagne et est encore régulièrement entendue aujourd'hui lors de veillées ou en *fest-noz*. Elle raconte l'histoire d'une jeune servante d'auberge de Lannion qui est violée et tuée par des clients qu'elle raccompagne de nuit. La mention de son décès dans le registre paroissial de sépultures de cette petite ville du Trégor (nord-est de la Bretagne bretonnante) permet de confirmer la véracité du récit chanté et de dater ce fait divers en 1695, indication qui n'apparaît pas dans le chant¹ : en effet, si les *gwerzioù* peuvent être très précises en ce qui concerne les lieux, elles sont peu fiables pour ce qui a trait aux dates, d'ailleurs très rarement spécifiées dans les couplets. Cette complainte est remarquable par la qualité des microtoponymes qu'elle donne : les versions recueillies autour de Lannion permettent en effet de suivre précisément le tracé des meurtriers dans les rues de la ville grâce à de nombreuses mentions de ponts, églises, couvents ou rues que l'on peut retrouver sur les cadastres anciens et qui correspondent aux indications du registre paroissial quant au lieu de découverte du cadavre de la jeune fille².

De telles précisions toponymiques préservées après plusieurs générations de transmission orale ne sont pas uniques, même si le contexte urbain dans lequel se déroule la « *gwerz* de Perinaig ar Mignon » est peu fréquent. On les retrouve notamment dans certaines complaintes de naufrage. La côte accidentée de la Bretagne qui rend la navigation très dangereuse tout comme l'intensité des échanges maritimes entre Atlantique et Manche expliquent que les naufrages fassent pleinement partie de la culture des populations côtières et qu'on en trouve un écho dans le répertoire chanté³. Les complaintes qui les évoquent donnent généralement des précisions géographiques qui permettent de comprendre les causes de l'accident. Le naufrage d'une barque partie ramasser du goémon au large d'Henvic près de Morlaix, sur la côte

¹ Gwendal Ar Braz, « Gwerz Perinaig ar Mignon », *Enklakou Klas Termen*, Lise Diwan, n°2, Carhaix, Embannadurioù an Hemon, 1999, p. 5-26.

² Une étude plus approfondie de ce chant est proposée dans Éva Guillorel, *op. cit.*, p. 146-158.

³ Alain Croix et André Lespagnol (dir.), *Les Bretons et la mer. Images et histoire*, Rennes, Apogée-Presses universitaires de Rennes, 2005.

nord de la Bretagne, a ainsi donné lieu à une *gwerz* recueillie au milieu du 19^e siècle qui détaille les noms des lieux-dits, rades, îlots et rochers environnants¹. Seul le recours à des cartes nautiques spécialisées permet de retrouver l'ensemble de ces microtoponymes. Ces précisions ont permis d'établir un lien entre cette complainte et un accident rapporté dans un registre paroissial en 1693². D'autres récits chantés de naufrages très bien localisés ont été recueillis dans cette région particulièrement dangereuse de la baie de Morlaix ou encore un peu plus à l'ouest de la Basse-Bretagne³.

Certaines *gwerzioù* ne peuvent d'ailleurs être bien comprises que par des auditeurs qui ont une connaissance fine de la géographie locale afin de saisir les enjeux du drame. C'est le cas d'un naufrage sur la rivière du Blavet, près d'Hennebont dans le pays vannetais (sud-est de la Basse-Bretagne). Il a lieu lors d'un pèlerinage local – ce qu'on appelle « pardon » en Bretagne – à la chapelle Saint-Gwénaél. La complainte relate les hésitations des habitants de Kervignac qui doivent traverser la rivière pour s'y rendre. Ils ont conscience que le chemin le plus sûr est la voie terrestre, mais cela les obligerait à faire un détour d'une douzaine de kilomètres pour atteindre le premier pont. Ils décident alors de traverser en barque pour gagner du temps, mais l'embarcation se retourne et une quarantaine d'habitants trouvent la mort. Les archives écrites permettent d'associer ce chant recueilli dans les premières décennies du 20^e siècle à un naufrage probable en 1681⁴.

L'inscription dans le territoire est donc un élément déterminant dans les *gwerzioù*. Il n'est pas étonnant de constater que les données toponymiques les plus fiables dans les chants sont celles qui sont recueillies au plus près des lieux de l'événement, c'est-à-dire auprès de chanteurs familiers de la microtoponymie mentionnée. À mesure que l'on s'éloigne géographiquement,

¹ Le texte d'une version de cette *gwerz* recueillie par Jean-Marie de Penguern en 1851 est proposé en annexe.

² Louis Le Guennec, « Le naufrage d'un bateau à Henvic en 1693 », *La Résistance*, 14 juin 1930, p. 2.

³ Pour plus de détails, voir Éva Guillorel, *op. cit.*, p. 341-343.

⁴ *Ibid.*, p. 367-368, qui inclut une reproduction de la carte de Cassini du 18^e siècle permettant de visualiser les toponymes mentionnés dans ce chant. Jacques Le Goualher, « Gwerzenn Sant Guenel », *Musique Bretonne*, t. 43, février 1984, p. 12-15.

on remarque des phénomènes de dilution et de redéfinition de l'espace mentionné : les lieux sont moins nombreux ou sont renommés pour correspondre à un espace plus signifiant pour les chanteurs. Une version de la complainte sur la jeune fille de Lannion recueillie à Penmarc'h dans le pays bigouden (sud-ouest de la Bretagne), à plus de 150 km des lieux du drame initial, transforme ainsi la toponymie afin de donner une actualité au chant pour le public local : l'action ne se passe plus à Lannion mais à Landudec, non loin du domicile de la chanteuse¹. La proximité phonétique entre les noms de ces deux lieux, plus forte en breton qu'en français (*Lannuon* et *Landudeg* se prononcent tous les deux avec trois syllabes) les rend interchangeables dans le chant sans modifier la rime et le rythme de la *gwerz*, tout en préservant des éléments précis qui participent de la vraisemblance du chant pour l'auditoire. On assiste ainsi bien souvent à des phénomènes de recomposition spatiale du récit chanté lors de son déplacement dans l'espace².

Le rapport entre langue et territoire : la différence entre répertoire en breton et en français

La proximité géographique de l'aire francophone avec la Bretagne bretonnante invite à faire une comparaison entre le rapport à l'espace développé dans le répertoire chanté de ces deux zones linguistiques. Ce parallèle est d'autant plus aisé à établir que certaines complaintes sont connues des deux côtés de la frontière, la plupart d'entre elles provenant de toute évidence de l'aire francophone et ayant été adaptées en langue bretonne³. Cette adaptation passe par une inscription du récit dans le contexte local bas-breton en lui intégrant des caractéristiques esthétiques propres aux *gwerzioù* : les chants deviennent beaucoup plus longs, l'aspect tragique et la tonalité religieuse se

¹ Version chantée par Mari Faro et recueillie par l'association Daspugnerien Bro C'hlazig en 1979. Archives Dastum, NUM-30040. Publiée sur le CD *Pays Bigouden/Ar Vro Vigoudenn*, Dastum, 2006, CD 2, page 11.

² Pour un autre exemple de ce type concernant la mort accidentelle du jeune chasseur Toussaint de Kerguezec en 1709, voir Daniel Giraudon et Donatien Laurent, « Gwerz an Aotrou Kergwezeg », *Planedenn*, t. 6, 1980-1981, p. 13-43.

³ Le cas inverse se produit plus rarement mais est aussi attesté, comme le montre l'exemple de la *Complainte de Sainte-Anne-d'Auray* étudié dans Éva Guillorel, *op. cit.*, p. 415-416.

renforcent, tandis que des noms précis de personnes et de lieux sont ajoutés.

La chanson *Feunteun ar Wazh Haleg* (La fontaine de Gwashalec) en est un bon exemple. Les versions bretonnes de ce chant sont formées de l'association de deux chants-types bien connus mais toujours distincts en français et qui ont circulé dans une large part de la francophonie, incluant l'Amérique du Nord. Le premier, *La fille à la fontaine avant soleil levé*¹, est attesté anciennement dans les sources écrites, puisqu'on le trouve sous une forme imprimée dès 1586². Elle relate comment une jeune fille envoyée chercher de l'eau à la fontaine se laisse séduire par un cavalier et se demande quelles excuses elle pourra donner à sa mère pour expliquer son retard. La seconde, *La femme aux deux maris*³, raconte quant à elle le départ d'un jeune marié appelé à l'armée le jour de ses noces : il revient sept ans plus tard et arrive le soir où sa femme, le croyant mort, se remarie.

En breton, ces deux chansons sont souvent fusionnées pour faire une longue *gwerz* où toutes les intrigues sont reliées et « bretonnisées ». La tonalité tragique est renforcée par des détails nouveaux : selon les versions, la jeune fille pense à sa mère qui est morte en allant à la fontaine ; elle se remarie suite à la mort de l'enfant qu'elle a eue avec le cavalier qui l'a séduite ; le mari de retour de guerre annonce que son petit page est mort de froid ; en ouvrant la porte et en voyant le soldat revenir, la jeune femme et son premier mari sont si heureux que leurs cœurs se brisent et qu'ils meurent dans les bras l'un de l'autre. Tous ces détails sont spécifiques aux versions en langue bretonne et rejoignent l'attrait de la *gwerz* pour les histoires sombres.

De plus, la chanson bretonnisée s'inscrit dans son nouvel environnement en ajoutant des éléments liés au contexte bas-breton, en particulier des noms

¹ Dans les catalogues de chants-types élaborés par Conrad Laforte d'une part et Patrice Coirault d'autre part, ce chant correspond à : Catalogue Laforte n° I, I-19, *La fille à la fontaine avant soleil levé*, catalogue Coirault n°1705 à 1707, *La fille à la fontaine avant soleil levé*.

² Une étude des antécédents lettrés de ce chant est proposée dans Patrice Coirault, *Formation de nos chansons folkloriques*, Paris, Éditions du Scarabée, 1953-1963, p. 328-337. La structure de ce chant est aussi étudiée par Conrad Laforte, *Chansons de facture médiévale retrouvées dans la tradition orale*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, p. 546-549.

³ Catalogue Laforte n°II, I-04, *Le retour du mari soldat : seconde nocé*, catalogue Coirault n° 5307, *La femme aux deux maris*.

de personnes et de lieu. Là où le chant français est, comme généralement dans cette aire linguistique, très dépersonnalisé – on parle d’une jeune fille séduite par un cavalier à une fontaine, sans davantage de détails –, certaines versions bretonnes ancrent le chant dans le territoire: l’histoire concerne alors Jacquette de Penhoat séduite par Jobik al Loarek originaire de Taulé; la séduction se fait à la fontaine de Gwashalec tandis que c’est sur le pont d’Arradon que le soldat de retour de l’armée entend les musiciens de noces et comprend que sa femme s’est remariée. Au-delà de ces toponymes et anthroponymes précis, d’autres éléments culturels permettent de clairement inscrire ce chant remodelé dans son nouvel environnement : certaines versions parlent d’une rencontre non pas à la fontaine mais à l’aire neuve, espace de sociabilité bien connu en Basse-Bretagne rurale où la communauté se réunit dans une ambiance de travail et fête. Une autre, recueillie en bord de mer, fait référence à la pêche à la morue, activité économique majeure en Bretagne. D’autres encore font intervenir un *kloareg*, jeune homme parti faire des études religieuses dans le but de devenir prêtre, un personnage récurrent dans le répertoire chanté en langue bretonne qui rappelle la force de l’encadrement religieux de la société bas-bretonne¹.

On mesure ainsi à travers cette *gwerz* les mécanismes de passage d’un chant d’une aire linguistique à une autre² et l’importance de l’inscription dans le territoire pour la définition des complaintes en langue bretonne.

Langue, territoire et identité dans les complaintes bretonnes

Un dernier aspect du rapport entre langue et espace à travers le corpus des *gwerzioù* porte sur la façon dont les protagonistes mis en scène dans les complaintes s’identifient au territoire. La chanson est un genre concis qui ne permet pas de développer des descriptions très étendues : les personnages du récit doivent donc pouvoir être situés en quelques mots par les auditeurs.

¹ Alain Croix, *Culture et religion en Bretagne aux 16^e et 17^e siècles*, Rennes, Apogée-Presses universitaires de Rennes, 1995; Alain Croix et Fañch Roudaut, *Les Bretons, la mort et Dieu de 1600 à nos jours*, Paris, Messidor-Temps actuels, 1984.

² Pour une étude plus approfondie donnant à lire et à écouter différentes versions de ce chant, voir Éva Guillorel, *op. cit.*, p. 135-145 + CD associé pages 1 à 5.

Plusieurs moyens d'identification sont mis en avant dans les complaintes et rappellent les codes de distinction et de reconnaissance sociale à l'œuvre dans la Bretagne – et plus largement la France – des 16^e-18^e siècles. Le chant évoque les distinctions dans l'usage social des langues (entre le breton, le français et le latin) et insiste fortement et sans surprise sur l'importance du vêtement, marqueur très visible de l'identité sociale dans les sociétés anciennes. Il met aussi l'accent sur l'identité territoriale comme marque de distinction. En effet, les protagonistes des *gwerzioù* se définissent d'abord par leur nom et leur lieu d'origine. Les complaintes obéissent à des codes narratifs clairement établis et utilisent une langue et des stéréotypes qui les rendent familières à un auditoire habitué. L'une des formules introductives les plus fréquentes consiste justement en cette énonciation de l'inscription territoriale du héros qui débute le récit :

*Yannig Kongar a Blouillio
Koantañ paotr yaouank zo barzh ar vro*

Yannig Kongar de Ploumilliau
Le plus beau jeune homme du pays¹

Le prénom et le lieu sont interchangeables selon les chants, pourvu que le texte respecte la rime. Ces formules-clichés apportent deux éléments essentiels à l'identification territoriale telle qu'on la trouve dans le répertoire chanté, en mentionnant la paroisse et le pays. La paroisse est la circonscription ecclésiastique et administrative de base dans le découpage territorial de la France avant la Révolution française, et c'est avant tout à cette échelle géographique qu'apparaît le sentiment d'appartenance. Les données fournies par les *gwerzioù* sur ce point recoupent ce que l'on sait d'après l'étude d'autres sources écrites anciennes. Ainsi, sur les registres de sépultures de l'Hôtel-Dieu de Nantes au 17^e siècle, la paroisse est de très loin l'élément d'identification prioritaire pour indiquer la provenance des malades : quand on demande aux non-Bretons venant se faire soigner d'où ils viennent, ils donnent à 90% le nom de leur paroisse d'origine².

¹ Version chantée par Louise Le Bonniec et recueillie par Ifig et Nanda Troadeg à Pluzunet en 1980, publiée dans Ifig Troadeg, *Carnets de route*, Lannion, Dastum Bro Dreger, 2005, p. 71-72. Une étude détaillée de cette *gwerz* est publiée dans Mary-Ann Constantine, *Breton Ballads*, Aberystwyth, CMCS, 1996, p. 83-128.

² Alain Croix, *La Bretagne aux 16^e et 17^e siècles. La vie, la mort, la foi*, Paris, Maloine, 1981, p. 32-34.

Le second élément mentionné dans ce couplet introductif est le *bro*, imparfaitement traduit par « pays ». Ce *bro*, notion récurrente dès que l'on s'intéresse à la question d'identité en Bretagne, renvoie à une entité difficile à définir et qui a beaucoup intéressé les ethnologues. Selon Jean-Michel Guilcher, il se rapporte à un « ensemble de localités ayant entre elles des relations plus suivies, partageant des usages, montrant des affinités et des similitudes qui jusqu'à un certain point les distinguent conjointement d'un environnement moins ou différemment caractérisé¹ ». Le *bro* est donc l'espace dans lequel on se sent intégré, en dehors duquel on s'estime étranger : il forme un ensemble flou et à géométrie variable qui explique la grande variété de ces « pays ». Certains recoupent toutefois les délimitations des anciens évêchés qui forment, tout au moins pour les plus homogènes géographiquement et dialectalement, des entités de rattachement identitaire : c'est notamment le cas du Léon, dans le nord-ouest de la Basse-Bretagne².

Conclusion

Les plaintes de tradition orale en langue bretonne se caractérisent donc par une richesse remarquable du point de vue du rapport entre langue, identité et territoire. Elles concentrent des noms de lieux d'une grande précision selon une logique spécifique que l'on ne retrouve pas ou très peu dans le répertoire chanté de l'aire linguistique francophone limitrophe, tout au moins pour le répertoire ancien³. Plusieurs éléments peuvent être avancés pour tenter d'expliquer cette particularité des *gwerzioù*. Tout d'abord, la zone bretonnante est bien plus restreinte que l'aire francophone sur le plan géographique. Lorsque les chants circulent, c'est donc sur une faible distance, ce qui limite les altérations : beaucoup de noms de lieux sonnent encore familiers pour l'auditoire après un voyage de quelques dizaines de kilomètres,

¹ Jean-Michel Guilcher, « Régions et pays de danse en Basse-Bretagne », *Le monde alpin et rhodanien*, n°1, 1981, p. 33.

² Jean-Yves Creston, *Le costume breton*, Paris, Tchou, 1978, p. 167-169.

³ Il n'en est pas de même pour les chansons sur feuilles volantes que l'on retrouve un peu partout en Europe au XIX^e siècle et qui font la part belle aux plaintes sanglantes et aux faits divers très descriptifs : ce répertoire, riche en précisions toponymiques, n'a pas été étudié ici, d'une part parce qu'il est plus récent, et d'autre part parce que la plupart de ces chants sur feuilles volantes n'ont pas intégré la tradition orale.

et sont donc plus facilement conservés par les chanteurs. Ensuite, le lien fort entre *gwerz* et vérité participe de la préservation des noms de lieux qui ont pour rôle d'accentuer la vraisemblance du récit en l'insérant dans un espace connu : ce souci d'inscription territoriale est évident lors de faits divers locaux, mais il apparaît aussi dans le cas de relocalisation de chansons exogènes qui sont dès lors ancrées dans le contexte géographique bas-breton. Enfin, il existe une esthétique propre à chaque répertoire chanté, qu'il est facile de décrire mais dont il est plus ardu de comprendre l'origine. Dans le cas du répertoire tragique en langue bretonne domine ainsi le goût pour les longues complaintes narratives, avec une forte marque du religieux et du macabre mais aussi un souci de précision dans le détail de l'action, des noms de personnes et de lieux. Toutes ces caractéristiques font l'originalité, la saveur et l'intérêt des *gwerziou*.

Références

- Abalain, Hervé, *Histoire des langues celtiques*, Paris, Gisserot, 1998.
- Ar Braz, Gwendal, « Gwerz Perinaïg ar Mignon », *Enklakou Klas Termen*, Lise Diwan, n°2, Carhaix, Embannadurioù an Hemon, 1999, p. 5-26.
- Ball, Martin John et James Fife (dir.), *The Celtic Languages*, Londres, Routledge, 1993.
- Broudic, Fañch, *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995.
- Broudic, Fañch, *À la recherche de la frontière : la limite linguistique entre Haute et Basse-Bretagne aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*, Brest, Ar Skol Vreizh, 1995.
- Broudic, Fañch, *Histoire de la langue bretonne*, Rennes, Ouest-France, 1999.
- Broudic, Fañch, *Parler breton au XX^e siècle*, Brest, Emgleo Breiz, 2009.
- Chédeville, André, *Histoire de la Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1997.
- Coirault, Patrice, *Formation de nos chansons folkloriques*, Paris, Éditions du Scarabée, 1953-1963, 4 vol.
- Coirault, Patrice, *Répertoire des chansons françaises de tradition orale*, ouvrage révisé et complété par Georges Delarue, Marlène Belly, Yvette Fédoroff et Simone Wallon, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1996-2007, 3 vol.
- Constantine, Mary-Ann, *Breton Ballads*, Aberystwyth, CMCS, 1996.
- Creston, Jean-Yves, *Le costume breton*, Paris, Tchou, 1978.
- Croix, Alain, *La Bretagne aux 16^e et 17^e siècles. La vie, la mort, la foi*, Paris, Maloine, 1981.
- Croix, Alain, *Culture et religion en Bretagne aux 16^e et 17^e siècles*, Rennes, Apogée-Presses universitaires de Rennes, 1995.
- Croix, Alain et Fañch Roudaut, *Les Bretons, la mort et Dieu de 1600 à nos jours*, Paris, Messidor-Temps actuels, 1984.
- Croix, Alain et André Lespagnol (dir.), *Les Bretons et la mer. Images et histoire*, Rennes, Apogée-Presses universitaires de Rennes, 2005.
- Giraudon, Daniel, *Chansons populaires de Basse-Bretagne sur feuilles volantes*, Morlaix, Skol Vreizh, 1985.
- Giraudon, Daniel et Donatien Laurent, « Gwerz an Aotrou Kergwezeg », *Planedenn*, t. 6, 1980-1981, p. 13-43.
- Guilcher, Jean-Michel, « Régions et pays de danse en Basse-Bretagne », *Le monde alpin et rhodanien*, n°1, 1981, p. 33-47.
- Guillourel, Éva, *La complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne (XV^e-XVIII^e siècles)*, Rennes-Brest, Presses universitaires de Rennes-Dastum-CRBC, 2010.
- La Villemarqué, Théodore Hersart de, *Barzaz-Breiz. Chants populaires de la Bretagne*, Paris, Delloye, 1839; 2^e éd. augmentée et révisée en 1845; 3^e éd. augmentée et révisée en 1867.
- Laforte, Conrad, *Le catalogue de la chanson folklorique française*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 1976-1987, 6 vol.
- Laforte, Conrad, *Chansons de facture médiévale retrouvées dans la tradition orale*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997.
- Laurent, Donatien, « Histoire et poésie chantée : l'exemple de la Bretagne », *Historiens-Géographes*, n° 318, mars-avril 1988, p. 111-114.

- Laurent, Donatien, *Aux sources du Barzaz-Breiz. La mémoire d'un peuple*, Douarnenez, Armen, 1989.
- Laurent, Donatien, Fañch Postic et Pierre Prat, *Les Passeurs de mémoire*, Mellac, Association du Manoir de Kernault, 1996.
- Le Goualher, Jacques, « Gwerzenn Sant Guenel », *Musique Bretonne*, t. 43, février 1984, p. 12-15.
- Le Guennec, Louis, « Le naufrage d'un bateau à Henvic en 1693 », *La Résistance*, 14 juin 1930, p. 2.
- Le Roux, Pierre, « Les chansons bretonnes de la collection Penguern », *Annales de Bretagne*, 1897, t. 13, p. 568-573.
- Luzel, François-Marie, *Chants et chansons populaires de la Basse-Bretagne. Gwerziou I*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1971 [1868].
- Luzel, François-Marie, *Chants et chansons populaires de la Basse-Bretagne. Gwerziou II*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1971 [1874].
- Parlons du breton !*, Rennes, Ouest-France, 2001.
- Pays Bigouden/Ar Vro Vigoudenn*, double CD, Dastum, DAS 150, 2006.
- Postic, Fañch, « De François-Marie Luzel à Paul Sébillot. L'invention de la littérature orale », dans Fañch Postic (dir.), *La Bretagne et la littérature orale en Europe*, Mellac-Brest, CRBC-CRDLO-CIRCTO, 1999, p. 191-199.
- Postic, Fañch (dir.), *La Bretagne et la littérature orale en Europe*, Mellac-Brest, CRBC-CRDLO-CIRCTO, 1999.
- Troadeg, Ifig, *Carnets de route*, Lannion, Dastum Bro Dreger, 2005.

Annexe

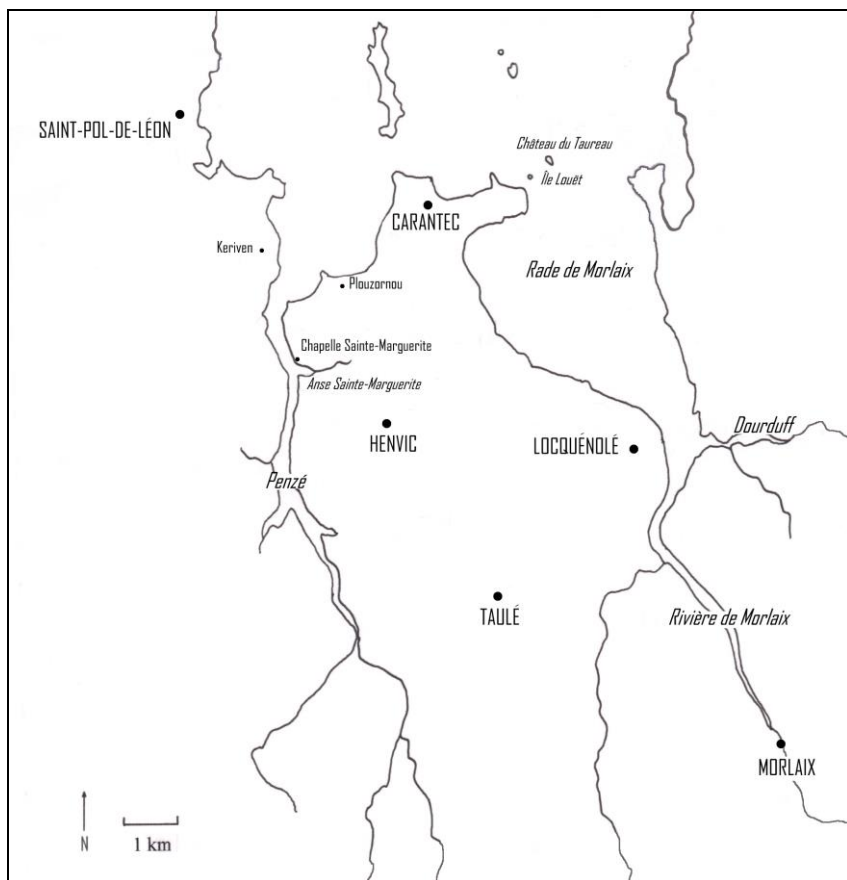
Gwerz recueillie par Jean-Marie de Penguern le 6 février 1851 à Taulé auprès de Louisa Herviou. Texte breton édité et traduit par Pierre Le Roux dans les *Annales de Bretagne*, 1897, t. 13, p. 568-573.

<u>Ar skaff neve</u>	<u>Le bateau neuf</u>
<i>Ar skaff neve deus a Henvik 'N deus street malheur var dorfet ;</i>	Un bateau neuf de Henvic A répandu malheur sur crime :
<i>E vond d'an od da vizina 'N deus gred eur valheur ar vrassa.</i>	En allant à la grève chercher du goémon, Il a causé le malheur le plus grand.
<i>Pem var-n-ugent 'voant embarket, Pemzek 'woazet, deg a verc'het, D'ober bizin d'ar Villaouet.</i>	Vingt-cinq ils s'étaient embarqués, Quinze hommes, dix femmes, Pour chercher du goémon au Villaouet ¹ .
<i>Ar Guillou koz a lavare D'e vab Fransès, eun deïs a voe :</i>	Le vieux Guillou disait À son fils François, ce jour-là :
<i>– Va mab Fransès, chomit er ger, Rag goël rust bras e an amzer ; Chenchet en deus 'roud an avel.</i>	– Mon fils François, restez à la maison, Car le temps est bien rude ; Le vent a changé de direction.
<i>– Bezet 'n amzer 'vel ma garo, Ni iell d'an od, bizin e vo.</i>	– Que le temps soit comme il voudra, Nous irons à la grève, il y aura du goémon.
<i>N' voant ket arru't gant an Taro P'e deut da chonch deze ar maro</i>	Ils n'étaient pas arrivés au Taureau ² Que l'idée de la mort leur est venue.
<i>N' voant ket arru't gant ar Vale P'e deut da chonch d'he adare.</i>	Ils n'étaient pas arrivés au Vale Lorsqu'elle leur est venue encore.
<i>– O Itron Gwerc'hes Varia, Or chikourit, beuzi a ra !</i>	– Ô Madame Vierge Marie, Secourez-nous, on se noie !
<i>Sant Karantek var vord an od, Mar plich ganeoc'h or sikouroet !</i>	Saint Carantec du bord de la grève, S'il vous plaît, secourez-nous !

¹ Pierre Le Roux suggère en note qu'il pourrait s'agir de l'île Louet, qui apparaît sur les cartes d'état-major dans la baie de Morlaix.

² Il s'agit du fort du Taureau, qui protège la rade de Morlaix.

<i>N'voaint ket arru't gant Plouzorno Pa droaz ar vag var he gino.</i>	Ils n'avaient pas atteint Plouzornou Lorsque le bateau chavira.
<i>Kriz 'viche 'r galon na voëlje, E bord an od neb a vije,</i>	Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré, De quiconque eût été sur le bord de la grève,
<i>O woëlet ar mor e vervi Gant ar gristenien e veuzi.</i>	En voyant la mer bouillonner, À cause des chrétiens qui se noyaient.
<i>Kris 'vije 'r galon na voëlche Er bord an od neb a viche,</i>	Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré, De quiconque eût été sur le bord de la grève,
<i>E voëllet trivac'h korff a den A zindan parkou Keriven.</i>	En voyant dix-huit corps humains Au bas des champs de Keriven.
<i>'N Santez Maharit int lianet ;</i>	À Sainte-Marguerite on les a ensevelis.
<i>Neuze int karget en pem kar Da gass da Henvik d'an douar.</i>	Alors on les a mis dans cinq charrettes Pour mener en terre à Henvic.
<i>Kris 'viche 'r galon na voëlche, 'N santez Maharid neb a viche,</i>	Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré, De quiconque eût été à Sainte-Marguerite
<i>'Klevet 'r Guillou koz o voëlla, Deus e vugale o kimmiada.</i>	En entendant le vieux Guillou pleurer, Dire adieu à ses enfants.
<i>Ne gave den er gonzole N'mert 'r beleg iaouank a Dole.</i>	Il ne trouvait personne qui le consolât, Si ce n'est un jeune prêtre de Taulé :
<i>– Tavit, Guillou koz, n' voelit ket, 'R mab all 'r ger ganeoc'h zo chomet.</i>	– Taisez-vous, vieux Guillou, ne pleurez pas, Un autre fils est resté avec vous à la maison.
<i>– Va mab Jakes a zo beuzet, Va mab Ian, a va mab Fransez,</i>	– Mon fils Jacques est noyé, Mon fils Jean, et mon fils François,
<i>A neuze va merc'h Louisa Muia tra 'garen er bed ma !</i>	Et aussi ma fille Louise, Ce que j'aimais le plus en ce monde !
<i>– V' offern genta pa selebrin Evit-o eo e leverin.</i>	– Ma première messe, quand je la célébrerai, C'est pour eux que je la dirai.



Toponymes mentionnés dans la complainte *Ar skaff neve* (réalisation de la carte : É. Guillorel)